



**Compte rendu Valérie Boussard (ed.) (2017), Finance at work,  
Routledge, Taylor & Francis Group, coll. “ Routledge  
International Studies in Money and Banking ”, London, New  
York, 264 p.**

Fabrice Bardet

**► To cite this version:**

Fabrice Bardet. Compte rendu Valérie Boussard (ed.) (2017), Finance at work, Routledge, Taylor & Francis Group, coll. “ Routledge International Studies in Money and Banking ”, London, New York, 264 p.. 2020. <hal-02967638>

**HAL Id: hal-02967638**

**<https://hal.science/hal-02967638v1>**

Submitted on 15 Oct 2020

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

**Compte rendu Valérie Boussard (ed.) (2017), *Finance at work*, Routledge, Taylor & Francis Group, coll. « Routledge International Studies in Money and Banking », London, New York, 264 p.**

**F. Bardet, EVS, Univ. Lyon**

Comme son titre l'indique, cet ouvrage dirigé par Valérie Boussard défend une manière de regarder le cœur du monde contemporain : la finance comme travail. Celui des financiers est évidemment le premier concerné. Mais le regard porte plus largement sur les changements que la « financiarisation » opère sur le travail des agents du monde économique, comme les cadres dirigeants des grosses sociétés, ou encore les journalistes spécialisés. C'est l'ensemble des transformations du monde causées par les avancées de la rationalité financière et de ses outils qui est ainsi visé. Dans la langue de Balzac, l'ouvrage pourrait s'intituler « La finance à l'œuvre ».

Depuis la recherche pionnière d'Olivier Godechot qui plongeait dans le quotidien des traders dans les salles de marché<sup>1</sup>, la finance a accru son emprise sur l'économie et la société et les travaux se multiplient pour étudier la « financiarisation » maintenant diagnostiquée. Les points de vue divergent à propos du moteur de ce processus ainsi que de l'angle d'analyse susceptible de saisir la dynamique globale : pour certains, les économies auraient ainsi trouvé un nouveau régime d'accumulation, pour d'autres la clef est à chercher du côté du poids des actionnaires du fait de la réforme de la gouvernance des entreprises, pour d'autres encore du côté de l'élargissement des frontières de l'utilisation des raisonnements financiers, la financiarisation touchant l'ensemble des foyers et la vie quotidienne de leurs membres. En retenant comme complémentaires ces différentes pistes, cet ouvrage propose une sociologie du travail de la finance à travers une somme de regards détaillés sur les différents champs de cette bataille contemporaine.

La perspective de sociologie du travail défendue est l'héritière incontestable de l'école française en la matière. Masquée par la langue anglaise – malgré une directrice d'ouvrage et une majorité de contributeurs francophones – cette tradition sociologique apparaît rapidement au cœur de cet ouvrage collectif. A l'heure de la standardisation du champ des sciences sociales sur des normes issues de l'univers anglophone, cette promotion, en anglais, d'une tradition sociologique « régionale » fait vivre une pluralité de regards sur la financiarisation au sujet de laquelle les points de vue étatsuniens sont déjà très influents.

Elle alimente ce faisant une influence française dont l'analyse a été produite par l'une des promotrices les plus reconnues de la sociologie de la financiarisation – contributrice de l'ouvrage – qui estime que l'acte fondateur de ce champ de recherche fut la rencontre de l'école française de l'économie des conventions avec la tradition anglaise de la « comptabilité critique »<sup>2</sup>. Le rôle de la dynamique sociologique française pourrait avoir été, dans ce rapprochement, d'autant plus important qu'Alain Desrosières, qui fréquentait l'un et l'autre de ces deux cercles académiques, travaillait alors à leur jonction à travers son projet d'une « sociologie des quantifications »<sup>3</sup>. Cet ouvrage fournit notamment

---

<sup>1</sup> Olivier Godechot (2001), *Les traders*, Paris, La Découverte.

<sup>2</sup> Natascha Van der Zwan (2014), « Making sense of financialization », *Socio-economic review*, 12, 1, p. 99–129.

<sup>3</sup> Alain Desrosières (2008), *Pour une sociologie historique de la quantification*, Paris, Presses des Mines.

une occasion de considérer la véritable école de « sociologie des comptabilités » que constitue depuis des années la comptabilité critique anglaise<sup>4</sup>.

L'ouvrage est construit en quatre parties composées chacune de trois chapitres (quatre pour la première) précédés à chaque fois d'une introduction signée par des auteurs reconnus dans le champ de la sociologie de la finance.

La première partie, introduite par l'anthropologue Karen Ho, est consacrée à l'étude des pratiques professionnelles des spécialistes des activités symboles des processus de financiarisation de la gestion des entreprises, telles que les opérations de fusion-acquisition ou les activités de modélisation de la valeur future des produits financiers. La seconde partie, qui porte toujours sur l'expansion des logiques financières en s'intéressant notamment à la transformation de secteurs d'activité traditionnels comme l'agriculture, est introduite par le sociologue Donald MacKenzie. La troisième se penche sur les carrières professionnelles qui constituent un vecteur et un révélateur de ce processus de financiarisation. Elle est introduite par Sabine Montagne, autrice de recherches sur les fonds de pension. Enfin la dernière partie, dont Olivier Godechot signe l'introduction, revient sur le cœur des métiers de la finance en approfondissant le regard pour identifier de nouvelles frontières sociologiques, inattendues et capitales, sur lesquels nous reviendrons.

L'introduction de l'ouvrage, signée par Valérie Boussard, expose de manière synthétique cette invitation à la recherche sociologique que pose le titre. S'appuyant sur l'analyse du champ de la sociologie de la financiarisation par Natascha Van der Zwan, elle insiste d'emblée sur l'importance des travaux conduits sur la « colonisation » du monde par la raison financière et ses outils de quantification, là encore largement influencés par la dynamique du champ sociologique français<sup>5</sup>, dans une perspective héritière des recherches déjà évoquées<sup>6</sup>. L'influence implicite des travaux de sociologie de la quantification sur le cadre théorique de l'ouvrage se retrouve encore dans la mobilisation de l'étude pionnière des structures sociales de la finance, conduite par Bruce Carruthers lui-même travaillant de longue date avec Wendy Espeland<sup>7</sup>.

Bien au-delà de l'introduction, la sociologie de la quantification alimente plusieurs chapitres de l'ouvrage, comme celui consacré aux « quants » (chapitre deux), ces spécialistes des produits financiers « dérivés » qui ont envahi le secteur des placements financiers jusqu'au budget de l'*American Sociological Association*, comme son auteur Taylor Spears s'en amuse ! Favorisés notamment par la bascule des normes comptables internationales en faveur de la logique de la « *fair value* », ces produits s'appuient sur des modélisations statistiques sophistiquées qui permettent d'estimer les probabilités d'évolution des marchés, le plus souvent à très court terme. Ces modèles exigent la maîtrise d'une science statistique qui nécessite une formation poussée en mathématiques. Ce chapitre met pourtant en lumière la dimension très arbitraire de l'activité de conventionnement qui structure la phase de « calage » des modèles mathématiques qui précède leur utilisation par les opérateurs financiers. Ce faisant, il produit un écho stimulant avec la dynamique initiée par Donald

---

<sup>4</sup> Fabrice Bardet (2014), *La contre-révolution comptable. Ces chiffres qui (nous) gouvernent*, Paris, Les Belles Lettres.

<sup>5</sup> Eve Chiapello (2015), « Financialisation of Valuation », *Human Studies*, 38, 1, p. 13 35.

<sup>6</sup> Michael Power (1997), *The Audit Society. Rituals of Verification*, Oxford, Oxford University Press.

<sup>7</sup> Wendy N. Espeland, Mitchell L. Stevens (2008), « A Sociology of Quantification », *European Journal of Sociology / Archives européennes de sociologie*, 49, p. 401 436.

MacKenzie au croisement de la sociologie de sciences d'Edimburg et de la sociologie de la statistique qu'il développa à l'occasion de collaborations avec le pôle parisien animé par Alain Desrosières.

Sans reprendre la présentation des treize chapitres de l'ouvrage, nous développerons simplement ici quelques résultats marquants, comme ceux qui portent sur les caractéristiques sociales des agents liés aux avancées de la finance dans la troisième partie. S. Montagne rappelle l'enjeu de l'étude des trajectoires des agents de la financiarisation et constate que le regard porté sur le contexte français pourrait conduire à rejeter, en première instance, les constats établis aux US suggérant l'avènement de nouvelles élites sociales financiarisées<sup>8</sup>.

On peut ainsi s'enthousiasmer de la richesse du chapitre huit qui étudie une importante cohorte de cadres dirigeants de grosses entreprises françaises. Il offre un prolongement passionnant des travaux de Pierre Bourdieu, en croisant la perspective avec celle initiée aux Etats-Unis par Neil Fligstein sur la financiarisation des modes de contrôle de l'entreprise. Pierre François et Claire Lemerrier aboutissent à caractériser une situation française spécifique dans laquelle la « noblesse d'Etat » préserve ses positions à travers sa « conversion » aux logiques et nouvelles manières financiarisées. Ils inscrivent ce faisant leur lecture dans une perspective historique qui permet d'envisager la « première financiarisation » des entreprises françaises intervenue dès les années 1950, sous l'impulsion notamment du secteur bancaire national. Une proposition qui fait écho aux résultats du chapitre 9 qui lui fait suite, et qui invite plus largement à alimenter cette piste de recherche prometteuse.

A noter enfin ce véritable bijou que constituent, juxtaposés, les deux chapitres onze et douze dont les résultats mettent en lumière des phénomènes de machisme aussi révoltants par la violence sociale qu'ils révèlent que par leur caractère éminemment caché. Pour tenter, en quelques mots, de transmettre l'envie de cette lecture, on peut d'abord résumer les choses en avançant que ces deux chapitres s'intéressent aux types de profils professionnels recherchés pour assurer les activités de « conseil en patrimoine » (*wealth management*). Ces dernières se sont en effet largement développées au cours des dernières années et en partie autonomisées des banques de placement dans lesquelles elles s'étaient historiquement implantées. Elles se développent aujourd'hui dans des sociétés de conseil à la taille souvent plus modeste, ou dans d'autres secteurs très liés à la financiarisation des économies (comme l'assurance).

Le premier (chapitre onze) s'intéresse ainsi à des étudiants de deux masters en « conseil en patrimoine » et « conseil financier » (*portfolio management*), cette seconde activité s'étant historiquement développée au sein des banques d'affaires avec pour forme la plus prestigieuse la profession de « trader ». Le principal résultat de l'enquête établit que les femmes sont plus présentes dans le premier, le second étant associé à une plus grande technicité mathématique qui favorise les formations dans les filières scientifiques dans lesquelles les hommes sont plus présents. Or le chapitre douze, issu d'une enquête menée auprès d'une quarantaine de gestionnaires de patrimoines, constate que les hommes sont promus dans cette activité pour ce qu'elle exige : le partage des « secrets » ou « projets » des clients fortunés, pour lequel les hommes seraient supposés plus « aptes » que leurs collègues femmes. Même si la mise en perspective historique de cette inégalité témoigne d'une tendance – modeste – à son amoindrissement, ce double racisme qui s'exerce à l'égard des femmes, tout au long de leur vie, et à fronts renversés en fonction de leur âge, est proprement

---

<sup>8</sup> Marion Fourcade, Rakesh Khurana (2013), « From social control to financial economics: The linked ecologies of economics and business in twentieth century America », *Theory and Society*, 42, 2, p. 121–159.

stupéfiant. Les deux chapitres dont les auteurs ont travaillé à se répondre apparaissent à ce titre un des points culminants de l'ouvrage.

S'il fallait formuler une réserve sur cet ouvrage, on pourrait suggérer que la thématique des frontières de la finance, proposée dans l'introduction comme le fil conducteur de l'ensemble des contributions, aurait pu rendre plus explicite l'occasion qu'elle offre de nourrir la réflexion sur les frontières sociales. On pense encore à Pierre Bourdieu qui se fixait comme objectif « l'analyse des conditions économiques et sociales de l'apparition du calcul économique » dans sa quête du principe de la différenciation sociale<sup>9</sup>. La lignée n'est pas revendiquée alors qu'elle apparaît au cœur des développements évoqués. Comment la rationalité financière constitue-t-elle le dernier avatar des formes de la rationalité économique qui fabriquent ou renforcent les strates sociales ? Autant que de sonder ces phénomènes de stratification qui opèrent dans les couches sociales les plus modestes – comme s'y consacrait Pierre Bourdieu – l'ouvrage observe des phénomènes similaires dans les couches sociales dominantes. Il permet ainsi d'appréhender comment les qualifications financières fabriquent les clefs d'accès à la classe dominante « dominante » ?

De manière essentielle, cet ouvrage nourrit le dessein de développer des problématiques et méthodes proprement sociologiques pour éclairer la financiarisation de l'économie et des sociétés. Cette ambition est aussi cruciale que délicate tant la technicité des outils financiers place les économistes en position favorable pour imposer leurs cadres conceptuels, fussent-ils hétérodoxes, dans l'atelier de la socio-économie. La perspective d'une sociologie complète de l'économie doit demeurer. Cet ouvrage y travaille.

---

<sup>9</sup> Pierre Bourdieu (1987), *Choses dites*, Paris, Minuit.